

BO ZAR

Palais des Beaux-Arts – Bruxelles

27.01.2018

TANIA ARCIMOVICH&ANTON SAROKIN
BELARUS 4.33 A SUN CITY OF DREAMS POINT ZERO

Basé sur la nouvelle *Minsk. A Sun City of Dreams* by Artur Klinau

Acteur : Alexander Marchanka

Son : Anton Sarokin

Vidéo: Tania Arcimovich, Dzianis Dziuba, Paval Haradnicki, Andrei Liaukovich,
Arciom Lobach, youtube

Montage : Tania Arcimovich, Anton Sarokin, Dzianis Volkau

Texte : Artur Klinau & Tania Arcimovich, Elena Karmagnani, internet (media, Wiki, blogs)

La ville n'a pas de nom à proprement parler et pas d'histoire à part entière. L'histoire d'une ville est une histoire sans fin de naissance, de maturation, de ruine, de renouveau et de combats pour son contrôle, sa perte ou son abandon. De nombreuses guerres – depuis l'Ouest ou l'Est – l'ont réduite en poussière, puis elle s'est relevée, encore et encore, accumulant des souvenirs (de façon explicite ou invisible à l'œil étranger).

Une ville en ruine – une identité en ruine

L'histoire de ma ville est terriblement anonyme – similaire à celle d'autres villes. Je trébuche sur ses « ruines » ou ressens sa douleur, même lorsque je marche dans les rues d'une ville étrangère, à des kilomètres de chez moi. J'entends sa voix partout, même sans fermer les yeux. Cela me fait peur – suis-je aussi abstrait que cela ?

Je marche dans la ville en laissant derrière moi une série de textes anonymes.

La ville n'a pas de nom à proprement parler et pas d'histoire à part entière. La particularité de ma ville réside simplement dans le fait que j'y suis né.

PROLOGUE

... Au milieu de la vaste plaine s'élève une immense colline sur laquelle s'échelonne la plus grande partie de la ville.

... Leur souverain est un prêtre, que dans leur langue ils appellent Soleil. Dans la notre nous l'appellerions le Métaphysicien. Il est l'arbitre du temporel et du spirituel. Toutes discussions et toutes choses sont jugées par lui sans appel.

... Trois chefs l'assistent : Pon, Sin et Mor, noms qui veulent dire, dans leur langue, Puissance, Sagesse, Amour.

Tommaso Campanella
La Cité du Soleil

Au XVI^e siècle, Thomas More a écrit un livre sur la société du bonheur, une île magnifique où règne l'harmonie sociale, baptisée Utopia, « lieu qui n'existe pas » en latin. Cent ans plus tard, le moine italien Tommaso Campanella a écrit *La Cité du soleil*, une œuvre philosophique sur le thème de la société idéale. Du fond de sa prison en Espagne, les doigts brisés, transis par le froid, il a appelé à un monde juste en imaginant, lettre par lettre, une manière de parvenir au bonheur. À quel moment le désir de construire la Cité du bonheur pouvait-il être plus fort qu'au cœur d'une période marquée par un profond malheur dont on ne voit pas la fin? Quand le désir de justice pouvait-il être plus pressant que lorsque règne une injustice extrême ?

Aucune nation touchée par l'injustice et le malheur n'est dépourvue du rêve de fonder la Cité du bonheur. Pourtant, celles qui s'y risquent doivent savoir avant toute chose qu'elles échoueront, car elles tentent de bâtir une ville qui ne peut exister. La Société du bonheur n'est qu'un doux rêve, une ville ensoleillée où les visions abondent, un pays dont le soleil intelligible n'est pas réel.

Utopia ne peut jamais devenir réalité. Elle n'est qu'une illusion. Si le monde n'est pas tel qu'il est, mais tel que nous le concevons, alors Dieu sera réel si nous pouvons le concevoir. Si, ensemble, nous pouvons concevoir la Société du bonheur, elle deviendra réelle. Utopia pourrait devenir réalité. Pour y parvenir, il faut construire le décor grandiose, la magnifique toile de fond de la Société du bonheur. Et puis faire croire à tout le monde qu'elle existe vraiment. Ceux qui ne veulent pas y croire devront disparaître. Et ceux qui ont peur de disparaître se tairont. Et la majorité y croira. Elle y croira sincèrement, de tout son cœur, pour que la prochaine génération se réveille dans un pays merveilleux. Utopia, l'Île aux fantômes, est possible, si le rêve prend le pas sur la réalité.

Ego me non fallo! (fr. Je ne serai pas déçu !) J'ai fait ce rêve ! Je suis né dans la Cité du soleil et des rêves, composée de deux parties – d'une part la Société du bonheur, dont nous étions convaincus de l'existence, et ensuite la ville elle-même. La première ville a disparu, et la deuxième est restée, telle un monument en l'honneur de ceux qui aspirent à l'impossible, telle la scénographie grandiose d'une pièce de théâtre sublime et romantique appelée Bonheur. Utopia est devenue réalité. L'île qui ne pouvait exister était bel et bien là ! Et il y avait deux témoins : la Cité du soleil – et moi.

PREMIÈRE PARTIE

LA NAISSANCE

CHAPITRE I

UN GARÇON

Je suis né dans la Cité du soleil.
Mon premier souvenir d'elle est celui d'un immense bloc de béton que j'essaie de gravir.
Je grimpe sur cette masse grise et froide, en m'agrippant avec mes mains, mes pieds, mes dents, et enfin parvenu au sommet, devant moi se dresse un deuxième bloc de béton identique au précédent.
Je l'escalade et arrivé en haut, j'aperçois le suivant, puis un autre, un autre et encore un autre...
Cette pyramide de béton que je tente de conquérir n'est en réalité que l'escalier qui relie le premier au second étage de notre bloc d'appartements, rue Lomonosov. Et je me rends à l'étage supérieur pour aller rendre visite à mon ami. Pour être exact, je monte en rampant parce que je ne sais pas encore marcher. C'est pourquoi chaque marche ressemble à un bloc massif plus haut que moi ; l'escalier se transforme en une énorme pyramide de pierre. Les événements suivants et la plupart des jours qui ont suivi, ont échappé à ma mémoire. L'écran est à nouveau rempli de lignes, de tirets et de points noirs et blancs. Mais ce bloc de béton reste mon premier souvenir. Une vision de la ville, aussi, simple mais mystérieuse, comme le carré noir de Kasimir Malevitch.

CHAPITRE II

UNE CARTE

C'était l'évidence même : la Cité idéale de la Grande Utopie n'aurait pas dû prendre forme à Minsk, mais à Moscou, sur le grand autel de l'empire communiste. C'est Moscou et rien que Moscou qui était censée incarner la Cité du soleil. Minsk n'a été construite qu'en guise de prélude à la ville idéale. Comme un Arc de triomphe, une sorte de porte d'entrée aussi élégante que monumentale qui menait à la vraie Cité du soleil.

Mais Moscou n'a pas tué le corps de la vieille ville. La main du démiurge s'est arrêtée avant ce sacrifice. La victime de Marduk n'aurait pas été que la ville, mais aussi le corps de son enfance.

Ce n'est pas un caprice de l'histoire si la Cité du soleil s'est incarnée dans la ville de Minsk. Fondée sur le cimetière des berges du fleuve Nemiga autrefois gorgée de sang, la Cité est devenue un lieu où les villes meurent. À cet endroit, plusieurs Minsk ont vu le jour puis disparu. À différentes époques, la ville a été catholique, orthodoxe, catholique de rite oriental, juive, baroque, provinciale, soviétique, impériale. Et après chaque disparition, la ville a ressuscité, sans poursuivre la tradition précédente, mais en devenant une nouvelle ville avec une nouvelle esthétique, un nouveau style de vie, une nouvelle mythologie et une nouvelle religion pour ses habitants. C'est comme si plusieurs vagues nomades étaient parvenues jusqu'ici, s'y étaient installées puis étaient ensuite reparties en reprenant leur ville avec elles... ne laissant à la prochaine couche culturelle que de la poussière.

Y avait-il un meilleur endroit pour accueillir la Cité du soleil, l'Île d'Utopia qui n'existe pas, qu'un pays qui n'existe pas, peuplé de nations qui n'existent pas, dans une ville qui n'est tout simplement pas là ? La Cité du soleil pouvait-elle prendre forme dans un endroit aussi fantomatique ? (La Cité

du soleil ne pouvait se développer que dans une ville fantôme.) Dans tous les autres cas, la présence physique d'une autre ville, quelle qu'elle soit, l'aurait rejetée, s'y serait opposée et l'aurait étranglée. Ou elle aurait péri d'elle-même. C'est ce qui est arrivé au projet principal de la Cité du soleil

Il reste des traces de la Cité du soleil dans presque chaque ville post-soviétique, post-communiste, mais Minsk était l'entrée de la Cité idéale. Ce qui devait être un prélude à la Cité du soleil était destiné à devenir sa seule incarnation – et la Cité elle-même...

CHAPITRE III

LIMBES

L'écartement des rails est la distance séparant le flanc interne des deux files de rails d'une voie ferrée.

L'écartement standard (définissant la voie « normale », aussi appelé « écartement de Stephenson », d'après George Stephenson) est le plus utilisé à travers le monde. Environ 60 % des lignes de chemin de fer dans le monde utilisent cet écartement (voir la liste des pays qui utilisent l'écartement standard). Toutes les lignes à grande vitesse utilisent cet écartement, sauf en Russie, Ouzbékistan et Finlande.

La distance entre le flanc interne des deux files de rails est de 1 435 mm.

Le Belarus, ancien pays de l'Empire russe et de l'Union soviétique, utilise l'écartement russe, soit 1 520 mm (4 pieds et 11 pouces 27/32). Cet écartement a été utilisé pour la première fois dans l'ex-Union soviétique (États de la CEI, pays baltes et Géorgie), en Mongolie et en Finlande, sur environ 225 000 km (140 000 miles) de voies. L'écartement russe est le deuxième écartement le plus courant au monde, après l'écartement standard de 1 435 mm (4 pieds et 8 pouces et demi).

Chaque train traversant le continent d'est en ouest et vice versa en passant par le Belarus doit changer de roues selon l'écartement de la région. Cette procédure est effectuée dans un département technique spécial à la frontière bélarusse et prend deux heures environ.

(source ouverte)

Si l'on se rend à Minsk en train depuis l'Europe, bien avant d'atteindre le square des portes de la Cité du soleil, il faut passer par les limbes – les premières portes qui marquent la frontière du Pays du bonheur. En pénétrant dans ce territoire qui ne lui appartient déjà plus, il fallait déjà changer l'écartement des bogies de tous les trains...

« Ne vous tenez pas sous la barrière, danger de mort. » J'ai toujours pensé que cela n'allait pas bien avec la solennité de l'arrivée au Pays du bonheur. Il serait plus sensé de la remplacer par quelque chose de dramatique. Peut-être que le plus amusant serait une affiche portant l'inscription « Bienvenue en enfer ! ».

DEUXIÈME PARTIE

UNE VILLE

Commençons par vous présenter la ville ! Nous nous trouvons place de la gare. Il est 6 h du matin, heure de Moscou.

Bonjour Minsk !

Il y a pas mal de jeunes par ici. Des fleurs, des avenues, des rues. La ville entame une nouvelle journée. Les rues grouillent de monde. C'est l'heure d'aller travailler. Un nouveau quartier de travailleurs a été créé pas loin de l'usine. Avant, ce n'était qu'une forêt. Mais aujourd'hui, il y a des rues et de larges avenues.

CHAPITRE IV

FRONTIÈRES DE LA CITÉ DU SOLEIL

Les gardes de la ville sont de retour depuis peu. Quand j'étais enfant, je les voyais au sommet des tours. Je n'ai pas oublié la peur qu'ils faisaient naître en nous lorsque nous errions sans but dans les recoins poussiéreux de la Cité du soleil. Certains d'entre eux étaient couchés sur le côté, sous d'énormes arches qui reliaient le square au parc du manoir dont le domaine s'étendait de l'autre côté des tours.

Au sommet de ces arches couvertes de suie, il y avait des médaillons de fer grossier qui représentaient des trains en relief avec, au centre, l'étoile à cinq branches. Les trains ont toujours été symboliques au Pays du bonheur. Dans de nombreux films de mon enfance, ils sont énormes et se jettent en avant vers un avenir meilleur, remplissant tout l'écran tandis qu'une étoile rouge illumine l'avant-plan.

Autrefois, pour les enfants, un train en métal grandeur nature avec des wagons pour passagers se trouvait dans le parc derrière la tour. Mais nous n'y jouions pas souvent. C'était plutôt les adultes qui traînaient là avec leurs grandes bouteilles. L'endroit était recouvert d'un tapis de débris, de mégots de cigarettes et de bouchons de bouteilles.

TROISIÈME PARTIE

LA CITÉ DU SOLEIL

CHAPITRE V

LA CITÉ DU SOLEIL

(Visite guidée d'Artur Klinau)

Vous pouvez observer la façade luxueuse

et maintenant allons visiter l'intérieur de ces palais.

À l'origine, il n'y avait même pas de plâtre sur leurs murs.

Celui-ci remonte à une époque plus récente.

Autrefois, les murs étaient simplement en briques.

En fait, la Cité du Soleil est une ville faite de palais sans relief.

Comme je l'ai déjà dit, à la base il s'agissait d'une route triomphale menant à l'autel,

donc seules les choses que le voyageur suivant cette route triomphale pouvait voir étaient importantes.

Les personnes les plus influentes de la Cité du Soleil vivaient dans ces palais.

Les prolétaires vivaient dans d'autres maisons et quartiers.

Nous n'avons pas parlé des dieux de la Cité du Soleil.

Car le pays du bonheur ne pourrait certainement pas exister sans son système de culte.

Les dieux du christianisme, de l'islam et autres ont certainement été déçus.

Mais le pays du bonheur avait ses propres dieux,

une sorte de parlement bicaméral des dieux.

Une chambre était destinée aux « dieux-héros ».

Elle avait sa propre hiérarchie.

Le plus haut poste était occupé par des dieux tels que Lénine, Staline, Karl Marx, Engels.

Il y avait des dieux-héros mineurs,
comme Kirov, Clara Zetkin, Rosa Luxemburg.

Et la deuxième chambre consistait dans les « démiurges »

ou dieux impersonnels.

Elle avait aussi sa propre hiérarchie.

Bien sûr, le Grand Communiste était tout en haut de la hiérarchie,

puis il y avait le Grand Travailleur, la Grande Paysanne,

le Grand Sidérurgiste, le Grand Membre du Komsomol,
le Grand Partisan, le Grand Soldat, etc.

Par exemple, sur cette place, il y avait autrefois une statue grandiose de Staline.

Sur le fronton du Palais des Syndicats,
il y a un authentique groupe de dieux-démiurges.

Ils sont surmontés par le Grand Communiste,
avec un garçon qui tient une colombe dans ses mains.

Puis viennent le Grand Maçon, le Grand Violoniste, etc.

En général, cette place est appelée la place du Métaphysicien.

Ce que nous avons vu aujourd'hui n'est qu'une petite partie de la Cité du Soleil.

Celle-ci s'étend encore sur des kilomètres.

Nous n'avions pas le temps de tout voir,

mais au moins j'ai essayé de vous expliquer ses principes de base.

En les gardant à l'esprit, vous pouvez vous balader dans la ville et l'interpréter à votre manière.

Bien sûr, la Cité du Soleil est un monument.

Je le définirais comme un monument aux cultures européenne et mondiale,

car le communisme était une grande idée européenne.

La Cité du Soleil est un monument en hommage à cette idée et sa nature utopique.

C'est la scénographie somptueuse d'une pièce non mise en scène.

Ou peut-être mise en scène, mais selon les règles esthétiques du théâtre de l'absurde,

ce qui n'en diminue pas pour autant sa valeur culturelle et historique.

C'est pourquoi je pense que nous devons essayer d'une manière ou d'une autre de préserver cette ville, en tant que monument aux cultures européenne et mondiale.

Merci pour votre attention !

CHAPITRE VI UNE PLACE

Les élections présidentielles au Belarus ont eu lieu le 19 décembre 2010.

Parmi les dix candidats, le président en exercice Alexander Lukashenko a été déclaré vainqueur par la Commission électorale centrale avec 79,67 % des voix.

D'importantes manifestations ont été organisées le soir suivant les élections sur la place Kastychnickaja, dans le centre de Minsk. Historiquement, cette place a accueilli d'importantes protestations, comme la révolution en jean, violemment réprimée, qui a eu lieu après l'élection présidentielle contestée de 2006... Cependant, la police anti-émeute avait bouclé la place avant l'événement, et les gens se sont donc réunis sur la place Niezaliežnasci, à proximité. Jusqu'à 700 activistes, dont 7 candidats à la présidentielle, ont été arrêtés lors de cette répression post-électorale. Au moins 25 journalistes ont été arrêtés...

(via sources ouvertes)

Enfant, je trouvais les grands espaces ouverts de la Cité du soleil assez inquiétants. Je n'en avais pas peur, non, mais ils étaient balayés par une sorte d'anxiété. Ce sentiment était peut-être dû à la perspective de la petite chose que j'étais à l'époque. Si votre ligne d'horizon se situe en-dessous d'un mètre septante, les choses « normales » pour un adulte peuvent sembler menaçantes pour une personne de petite taille.

À six ans, on se tient là, sous le soleil brûlant de cette immensité vide. Dans cette ville, le soleil a toujours dégagé une chaleur insupportable. L'ombre la plus proche se trouvait non pas à dix pas, mais beaucoup plus loin, et le sentiment d'anxiété était inévitable.

On se rend compte que son corps est une petite chose inutile dans cet énorme espace sous le ciel bleu clair qui abrite des Apollos, des Vénus et des Amours déformés en tous genres, d'énormes têtes de cheval, des cannelures, des vases antiques, tout un petit monde flottant lentement, comme une procession royale.

De temps à autre, quand le soleil, les nuages et l'endroit où l'on se trouvait étaient alignés, une ombre gigantesque recouvrait le square. On pouvait la voir apparaître d'abord sur les murs des bâtiments au loin, de l'autre côté du square, puis se déplacer vers le bas et s'approcher lentement. Elle donnait une couleur grise à l'asphalte ocre. Il ne lui fallait pas plus d'une seconde pour nous recouvrir. La chaleur alors disparaissait et on respirait à nouveau. Puis, l'instant d'après, le soleil était de retour et nous emprisonnait à nouveau dans sa chaleur ardente sous un ciel bleu sans fond.

Lorsque la police a dispersé les manifestants qui dénonçaient la falsification des résultats de l'élection, certaines personnes se sont réfugiées dans l'église catholique sur la place en pensant que les policiers ne s'en prendraient pas à eux dans une église, ce qui était une erreur.

Présentateur de télévision, Minsk (traduit du biélorusse) : « l'église catholique romaine attend la relique du pape Jean-Paul II. Dans un peu moins de deux heures... cette relique sera installée à gauche de l'autel principal, du sang du Saint-Père et de son étole [...] » Prêtre : « Il vient de l'éternité, de la maison du Saint-Père, pour nous. [...] Pour que les gens puissent s'approcher, toucher, embrasser [...] Ce sang, sur cet autel de la miséricorde de dieu. »

Ce sang sur cet autel

de la miséricorde de dieu

Ce sang sur cet autel

de la miséricorde de dieu [cri, marche]

Ce sang sur cet autel

de la miséricorde de dieu

Ce sang sur cet autel

de la miséricorde de dieu

[cri, bruit de marche, nombreuses voix, indiscernable]

[Coups]

En fait, le but du communisme était de construire le bonheur universel. Je ne pense pas que l'humanité ait jamais formulé une doctrine sociale plus honorable et plus belle. Égalité, fraternité, justice, société d'harmonie universelle : chacun selon ses moyens et chacun selon ses besoins, un paradis sur Terre, un endroit qui n'existe pas, Utopia...

En philosophie, le bonheur est un concept resté presque intact. Peut-être parce que tous les philosophes savent qu'il n'existe pas. Et s'il en est ainsi, n'est-il pas mieux de rechercher du sens plutôt que du bonheur ?

CHAPITRE VII BIRKENKOPF

Après le dernier gros raid aérien sur Stuttgart à l'hiver 1944, à la fin de la guerre, le conseil a donné son aval à une opération de nettoyage des débris de la ville. Cette opération de pré-reconstruction a impliqué le conseil local, les citoyens de la ville et les troupes de l'occupant américain.

La ville a été nettoyée très rapidement, grâce aux moyens mis à la disposition des citoyens par les Américains et les quelques entreprises locales restantes, ainsi que grâce à la coopération des habitants de la ville.

L'opération de nettoyage a été organisée selon des critères stricts de protection du paysage : les contours caractéristiques de la campagne autour de Stuttgart devaient être préservés et si possible accentués.

La colline du Birkenkopf, au sud-ouest, qui faisait office de frontière entre la Forêt-Noire et la ville, a été identifiée comme le lieu idéal pour entasser les pierres ramassées dans la ville détruite. Un appel d'offres a été lancé pour le contrat en vue du transport des débris et des devis détaillés ont été envoyés au conseil local. En octobre 1953, le nettoyage de la ville et la construction, par couches successives, de la colline étaient terminés. Environ 400 000 camions ont déchargé plus d'1,3 million de mètres cubes de gravats sur la colline, qui a fini par atteindre 40 mètres de haut. L'impact sur le paysage était étonnant : un mont blanc et nu a émergé des profondeurs luxuriantes de la forêt ; une large piste via laquelle les camions rejoignaient le sommet, sillonnait ses flancs dans une spirale ascendante, créant ainsi des terrasses sur tous les côtés.

L'histoire presque immobile de l'environnement jusqu'à la création de cette colline, l'histoire légèrement rythmique de la société et l'histoire brève, rapide et fébrile de l'individu sont si claires et lisibles que cette colline en devient presque un archétype. Contrairement à une partie de la ville qui se transforme lentement, la formation du Birkenkopf est le fruit d'une accélération. À sa genèse, il y a eu un événement extraordinaire : la destruction rapide et violente de la ville à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Le Birkenkopf est devenu un observatoire privilégié de l'histoire de Stuttgart.

La naissance de la ville devient le personnage principal d'une histoire du passé, contribuant à la définition de connexions possibles entre l'histoire de la ville et son archéologie urbaine.

L'histoire urbaine – de Stuttgart, en l'occurrence – est en fait inscrite dans le matériel dans lequel elle est faite.

CHAPITRE VIII LES FRONTIÈRES DE LA CITÉ DU SOLEIL

Enfant, je n'aimais pas la Cité du soleil. Même si notre premier appartement, rue Lomonosov, en faisait partie d'un point de vue géographique, on s'y sentait déjà en périphérie, là où Minsk prenait une toute autre allure...

Je ne me rendais que rarement dans les banlieues prolétaires de la Cité du soleil. En général, ma mère et moi les traversions pour nous rendre sur la tombe de grand-mère dans le grand cimetière de Chyzhouka. Cette nécropole géante commençait juste là où les banlieues finissaient et s'étendait sur des kilomètres de champs de seigle dorés aux abords de la ville. Le trajet n'était pas des plus courts : j'avais l'impression qu'il prenait au moins une demi-journée. Je ne l'aimais pas parce qu'il passait par des quartiers que je trouvais tristes, surtout quand il faisait beau et qu'ils grouillaient d'ombres cruelles et malicieuses. Une journée nuageuse les dissimulait sous une couche de flanelle grise qui les réchauffait, mais ne changeait rien à la désolation de ces banlieues privées de tout charme et où tout espoir était vain.

Nous démarrions de Starazhouka le matin et prenions un tram de l'autre côté du marché aux volailles. Ce n'était que son troisième arrêt après son terminus, et il était souvent vide. Je prenais place à la fenêtre, côté droit pour voir les gens monter. Puis les portes se fermaient en claquant et nous faisons le voyage, assez long, vers la nécropole...

... le champ qui s'étendait loin à l'horizon et qui là, quelque part, rejoignait le ciel qui portait des bouts de barbe à papa non fondus se déplaçant au ralenti.

CHAPITRE IX

NEMIGA

Enfant, j'adorais Nemiga. Cœur de la vieille ville de Minsk, ce quartier était son âme et son corps. Le lit de son fleuve hébergeait les anciennes banlieues au nord, à l'ouest et à l'est. À l'extrémité sud, la rivière longeait la ville, qui allait du Prospect au Square de la sagesse, près du Palais de la sécurité, jusqu'aux parcs.

Autrefois, Nemiga, qui signifie en lituanien *insomnie* ou *celle qui ne dort pas*, était un fleuve. La ville avait donc poussé grâce au Fleuve-de-l'insomnie, mais à l'époque de l'Empire, il avait été caché sous terre et s'était transformé en eaux souterraines. De tristesse, il s'était asséché, ses berges rouge sang frappées d'une malédiction vieille de 800 ans. Une fois le fleuve confiné dans des canalisations sous la ville, les berges de l'Insomnie avaient accueilli un quartier baptisé Nemiga...

À Nemiga, une odeur merveilleuse de fumée de cheminée s'élevait des vieux quartiers. Il était impossible de ne pas l'aimer. Pendant des milliers d'années, elle nous a rappelé le souvenir chaleureux et tranquille du feu originel. Nemiga était chargé de ce doux rappel du foyer primitif. On le sentait en approchant. Cela nous pénétrait des pieds à la tête tandis que je parcourais ses rues tortueuses.

CHAPITRE X

NEMIGA-II

Dans notre ville, tout changeait d'un instant à l'autre. Quand une vieille maison se trouvait sur un terrain vague et qu'il fallait en construire une nouvelle, on détruisait la vieille maison et la nouvelle prenait sa place.

Nemiga est longtemps resté détruit. D'abord, il a été transformé en un gigantesque décor de ruines où des équipes de cinéma venues de toute l'Union soviétique tournaient des films de guerre. C'était le retour des obus, des flammes, des tanks à croix gammées et à étoiles rouges. Et puis, enfin, les pelleteuses ont fait leur apparition.

J'avais pitié de ce quartier dont émanait la chaleur et le confort de la vie humaine ordinaire. Il m'a fallu du temps pour comprendre pourquoi il en était ainsi. Pourquoi des machines monstrueuses percutaient les murs de mon enfance avec une suspension de plusieurs tonnes. Pourquoi ce petit univers que j'affectionnais tant était détruit et avec lui, les vieilles maisons, leurs élégantes bibliothèques, les détestables crèches de nuit, les petites boulangeries qui sentaient bon le pain chaud, les vieux Kurdes assis dans des cabines en bois. Je ne comprenais pas pourquoi ils tuaient l'âme de la vieille ville, car c'était bien Nemiga qui représentait le cœur historique de Minsk. Sans lui, la ville éclatait en fragments de banlieues brisées. Sans lui, elle se désagrégeait et réapparaissait comme un fantôme.

Nombreux sont ceux qui ont déclaré plus tard qu'il s'agissait du prolongement logique des actions menées par l'Empire depuis longtemps. Mais j'ai tendance à croire que la Cité du soleil exigeait plus d'espace. Tant que Nemiga était en vie, la Cité du soleil avait un concurrent, un rival. Son rival de toujours. Lui présent, la ville ne pouvait tout simplement pas plonger dans le doux pays des rêves, elle qui était la Cité du soleil et des rêves tandis que Nemiga était l'insomnie, celle qui ne dort jamais. L'insomnie réveillait la ville, la tenait en alerte. Nemiga était la nuit blanche, et la ville était la journée ensoleillée. Tôt ou tard, la seconde devait étrangler la première.

« Sur les rives de la Nemiga, les corps s'amoncelaient comme des gerbes, sur l'aire s'éteignait la vie et les âmes s'envolaient. Les bords ensanglantés étaient couverts par la malédiction. »

L'Insomnie, fleuve de la mort qui portait les âmes des victimes de multiples guerres, s'est métamorphosée en eaux souterraines de la Terre. Le fleuve Nemiga s'est asséché après huit siècles de berges ensanglantées. Il a été canalisé dans des tuyaux souterrains. Mais la ville de Nemiga est restée à la surface, et un siècle plus tard, elle a suivi le fleuve sous terre pour laisser la place à une artère de passage, puis à une station de métro, construite presque à l'endroit exact où se trouvaient les berges ensanglantées. On a baptisé la station Nemiga. Quelques années plus tard, un terrible sacrifice s'y est déroulé. Le fleuve souterrain a réclamé la vie d'une soixantaine d'adolescents. Les circonstances qui entourent ce sacrifice semblent encore plus horribles lorsqu'on sait quels événements mystiques l'ont accompagné.

Savez-vous quelle tragédie a frappé Minsk en 1999 ?

Interview 1

Il y a eu une tragédie à Nemiga, le 31 mai ou quelque part par là.

Lors d'un événement, des gens se sont mis à courir pour s'abriter de la pluie.

Ils ont commencé à se piétiner,

ou quelque chose du genre.

À cause de cette bousculade, beaucoup de personnes ont perdu la vie dans le passage souterrain.

Personne ne pouvait contrôler la foule

et les gens ne pensaient pas aux autres,

ils voulaient simplement sauver leur peau.

Interview 2

Pour être honnête, aucune idée.

J'avais sept ans.

Interview 3

À Nemiga ? Des gens sont morts en se faisant piétiner.

Il y avait une fête de la bière, si je ne me trompe,

et il a commencé à pleuvoir. Tout le monde a couru s'abriter dans une station de métro et il y a

eu une bousculade.

Interview 4

Il y a sans doute eu quelque chose.

Mais quoi ? Quelque chose d'important a dû avoir lieu.

Interview 5

Il y avait une fête de la bière ou quelque chose comme ça.

À cause de la pluie, tout le monde a couru s'abriter dans une station de métro

et beaucoup de personnes sont mortes dans la bousculade.

Interview 6

Je ne peux pas répondre à cette question.

Interview 7

Des gens sont morts. Pourquoi ?

D'après ce qu'on m'a dit, ils s'amusaient près de l'église.

Ma mère est croyante, elle m'a dit que dieu les avait punis.

Il y a eu une inondation, enfin de la pluie et de la grêle, et tout le monde a pris la fuite en paniquant.

En fait, c'était de leur faute.

Interview 8

Il y avait une fête de la bière. Il a commencé à pleuvoir très fort.

Les gens ont voulu s'abriter.
Nemiga a été inondée et, en descendant les escaliers, les gens ont glissé,
sont tombés et tout ça...
Je ne sais pas, peut-être que le revêtement dans la station de métro n'était pas bon,
que le granite était trop glissant.
En fait, Nemiga est un quartier souvent inondé.
Quelqu'un aurait dû penser à ajouter des bandes de caoutchouc sur les marches,
ou à faire une entrée plus large.

Interview 9

Il y avait un festival là-bas, et des gens se sont fait piétiner, n'est-ce pas ?
Il a plu et les gens ont couru s'abriter dans la station de métro.
Des gens se sont fait piétiner par d'autres.

Interview 10

Oui, je sais qu'il y a eu un accident. Mais quoi exactement ? Je n'en sais rien.

Interview 11

C'est à Nemiga.
Il y avait une fête de la bière.
Des gens sont morts, beaucoup de gens.
Comme est-ce arrivé ? À cause d'une bousculade. Il a commencé à pleuvoir
et les gens ont couru s'abriter dans la station de métro.
Notre milice n'a pas pensé aux conséquences que cela aurait.

Sur les rives de la Nemiga, les corps s'amoncelaient comme des gerbes, sur l'aire s'éteignait la vie et les âmes s'envolaient. Les bords ensanglantés étaient couverts par la malédiction. La malédiction des berges ensanglantées a fait son retour. Les eaux du fleuve se sont répandues au même endroit et ont emmené les enfants de cette ville, cette fois sous terre, car depuis de nombreuses années, Nemiga était devenu un fleuve souterrain.

Les berges ensanglantées du fleuve souterrain, les berges ensanglantées de l'Insomnie...

CHAPITRE XI

PÈRE

Je vivais avec ma mère et ma grand-mère. Et quand je demandais où était mon père, ma mère répondait toujours : « Il a été tué pendant la guerre et s'est noyé dans le fleuve. » Elle parlait vite, comme s'il s'agissait d'une phrase mémorisée et répétée. J'ai toujours voulu trouver l'endroit où mon père était mort. Chaque fois que nous passions sur un pont, je demandais : « Est-ce ici que mon père s'est noyé ? ».

Je me souviens très bien de ma première rencontre avec celui qui était mon père. Nous nous sommes vus à Nemiga, près du lieu de travail de ma mère. Mon père, magnifique dans son costume élégant, m'a offert une boîte de pinces qui coûtaient cher. Nous nous sommes vus régulièrement après ça.

J'étais fier de mon père.

Typiquement, une enfance heureuse est basée sur la bonté.
Cette impression repose sur des souvenirs de choses agréables.
La mère, le père, la grand-mère, le grand-père...
Une cour de récréation, les amis de cette époque...
Et la mémoire est indépendante de ma perspective d'aujourd'hui.

Et pourtant, si je me repense à mon enfance
depuis mon point de vue d'aujourd'hui, je peux dire que je vivais dans une société,
parmi des gens qui étaient tentés par les utopies.

Mais c'est seulement parce que je suis conscient du fait
que l'époque de mon enfance était une utopie.
Ce que je veux dire, c'est que quand j'étais enfant, je ne pense pas
que je percevais déjà le monde comme une utopie.

Aujourd'hui, nous pouvons voir qu'il s'agit d'une utopie très brouillonne et sommaire.
Mais dites-moi quelle société n'a jamais vécu dans une utopie ?

C'est un langage cinématographique des surréalistes du cinéma italien... La Cité du Soleil.
Il décrit très bien et avec beaucoup de détails l'organisation urbaine.
Il utilise ce langage visuel de façon vraiment belle.
Il faut entrer par le nord ou par l'ouest, mais pas par l'est.
Le mieux est de venir en vélo ou en voiture,
au milieu de la nuit, quand il n'y a personne dans la ville.
Cela prend 12 minutes.
La ville a cette topographie, il nous la tend sur un plateau,
et vous pouvez la « déguster » avec plaisir, tout est cohérent.
Mais il se concentre sur ça... sur la nature démiurgique des souverains de la Cité du Soleil, il
énumère ces démiurges.
Chaque autorité, chaque période a ses démiurges.
Cela n'a pas beaucoup de sens de ne mentionner que ceux-ci.
Dans une optique de recueillir des faits, alors cela a du sens.
Mais j'aimerais savoir ce qu'il se passe dans cette ville aujourd'hui.
Il quitte la ville et la laisse telle qu'il s'en souvenait,
telle qu'il la décrivait.
Et si quelqu'un décrivait cette ville à partir de ce point de vue,
du point de vue de ce qu'il se passe aujourd'hui.
Et si le capitalisme arrivait ici
ou une sorte de démocratie largement comprise ?
Et si le Belarus entrait dans l'Union européenne.

Oui. Vous devriez écrire un autre...
Mais j'ai bien peur qu'un autre livre n'ait de nouveau qu'une perspective spécifique.
L'histoire ne serait jamais complète.
Bien sûr qu'elle ne le sera jamais, vous pouvez seulement essayer de boucler la boucle.
Mais chaque tentative de « boucler l'histoire »
et de l'examiner du point de vue de l'histoire circulaire
(l'histoire se répète) est très intéressante.

Mon intérêt pour Varsovie... la ville, sa vie, son organisme... est assez fonctionnel :
est-ce ok ? Puis-je y aller ? Cela me prendra-t-il une heure ou deux ?
La routine quotidienne. C'est là-dessus que je me concentre.
Je travaille sur des créations assez introverties, j'écris des pièces de théâtre...
Je suis actif comme acteur, je gère un théâtre avec des jeunes, je leur transmets des choses...
Tout le monde se sent un peu didacticien parfois, moi aussi,
alors je transmets mes connaissances liées à la scène, au théâtre.
Je ne m'intéresse pas trop à ces problèmes mais après avoir lu le livre je me suis dit que j'oserai
peut-être aussi un jour écrire sur ma relation avec une ville. Que ce soit Varsovie, Cracovie ou
Żary, près de Zielona Góra, cela n'a pas beaucoup d'importance...
L'important, c'est d'être juste.
- Et qu'est-ce que cela signifie ?

- Exactement. Je ne sais pas si je pourrais être juste.
Ce que je veux dire, c'est que décrire ma ville de mon point de vue... c'est très subjectif.
Et j'ai remarqué que la subjectivité tue ce livre.
Je n'apprends pas grand-chose sur Minsk dans ce livre.
- Non ?
- Non.

QUATRIEME PARTIE RUINES

CHAPITRE XII LA MORT

Le Pays du Bonheur était en train de mourir lentement. Il était malade depuis un moment. Son âme – la foi de ses habitants – le quittait progressivement. Puis le Métaphysicien a commencé à mourir... Personne ne savait encore que le Pays du Bonheur allait mourir, mais tout le monde sentait qu'une catastrophe était sur le point d'arriver. La fin était incertaine. C'était le début de l'acte final de la pièce appelée Bonheur.

C'était la fin de l'automne. À peine quelques jours plus tôt, le pays avait célébré sa dernière fête d'automne : le Jour de la révolution. Les gens qui s'approchaient du cercueil pour dire au revoir étaient habillés avec le même manteau gris. Peut-être y avait-il d'autres couleurs, mais sur mon écran de télé, tous les manteaux paraissaient gris. Les gens avaient leur chapeau à la main. Quelqu'un pleurait, un autre était morose, tous avaient l'air pitoyable. L'interminable flot de manteaux gris était accompagné de la danse des petits anges de la mort sur les étoiles rouges.

Quand le cercueil contenant le Métaphysicien est descendu dans la tombe, les cheminées des usines en bordure de la ville ont commencé à gémir. Elles ont pleuré dans toutes les usines de toutes les villes, grandes ou petites. Les lamentations inconsolables ont empli cette grise après-midi d'automne. Elles ont survolé l'avenue, les parcs et les places désertés de la Ville Jaune.

La banlieue de la Cité du Soleil pleurait. Elle faisait son dernier adieu au Pays du Bonheur.

CHAPITRE XIII MAMAN

Si vous quittez la Cité du Soleil par un soir d'été après une journée chaude, vous sentirez la brise d'une mer chaude et humide que cette ville n'a pourtant pas. Si c'est l'hiver, votre mémoire capturera la propreté couleur acier, le noir et blanc gelé de cette ville étrange perdue dans sa solitude, qui marque la fin de l'Europe et le début du continent qui s'étend jusqu'aux océans.

(Lecture par Tania Arcimovich. hors ligne)

L'idée que ma mère puisse me rendre visite à Solitude et enfin, pour la première fois (!), sortir du Pays du Bonheur et voir le monde de l'autre côté *du mur* m'est venue lors de mes trois premiers mois au château Ujazdowski à Varsovie. Je lui ai parlé de cette possibilité et puis il a fallu lui faire changer de passeport en urgence (il allait bientôt expirer, alors qu'il est nécessaire pour obtenir un visa).

L'histoire serait sûrement trop longue si je commençais à expliquer pourquoi il est si important pour moi que ma mère sorte enfin des frontières de la *Cité du Soleil*. Peut-être ai-je réalisé que je n'avais plus la force de lui faire réaliser l'état de « veille » dans lequel était plongée notre société

(et même d'y croire sincèrement). La seule chose que je pouvais encore faire pour elle, c'était lui montrer la vie en dehors des frontières du pays « ensoleillé ». Juste lui montrer, c'est tout. Ce serait une expérience, y compris pour moi : comme il s'agissait de ma mère, je devais être prêt à répondre à un tas de questions, peut-être même être prêt à ce que l'expérience échoue et à ce qu'après le voyage, elle replonge dans un sommeil encore plus profond...

Et elle l'a fait. Nous avons négocié pendant près de deux mois. J'étais très inquiet que l'on doive planifier son arrivée en mars, juste avant mon départ pour Minsk. Cela me paraissait dans longtemps et, durant cette longue période, beaucoup de choses pouvaient changer. Mais il n'y avait pas d'alternative : nous devions être sûrs qu'elle obtienne son visa, puis acheter les tickets : en bref – il nous fallait assez de temps pour tout préparer.

Avant son arrivée, nous discutons souvent sur Skype. Je lui ai dit ce qu'elle devait dire à l'ambassade, quand traverser la frontière, ce qu'elle devait emporter ou non. Je me rappelle que quand je lui ai dit pour la première fois que je voulais qu'elle vienne me voir à Stuttgart, elle a ri. Quelques jours plus tard, elle a dit : « Peut-être qu'il ne vaudrait mieux pas ? Peut-être qu'on ne devrait pas le faire. » Bien sûr, j'ai insisté. J'ai réglé toute l'invitation (c'était notre premier moment gênant – ma mère et moi avons les mêmes noms et prénoms, chose que l'on nous rappellera plusieurs fois par la suite), j'ai réfléchi au programme – Berlin, Stuttgart, Munich, j'ai même acheté des places pour l'opéra de Stuttgart. Puis, après qu'elle a présenté les papiers, j'ai enfin entendu l'excitation dans sa voix : « Maintenant je veux vraiment le faire ! ». J'étais heureux. J'étais heureux quand elle a finalement obtenu son visa, quand elle a dit qu'elle avait acheté les tickets de bus. Plus qu'une semaine...

Je ne décrirai pas en détail comment nous avons passé notre temps. Les photographies de ma mère parlent d'elles-mêmes : pour la première fois, elle a pris son appareil photo, telle une vraie touriste, et a photographié tout ce qu'elle voyait. Je dirais juste que c'était comme un sommeil, mais différent de celui dans lequel elle était plongée dans le pays « ensoleillé ». Ma mère était heureuse, elle observait avec étonnement des gens de différentes nationalités et beaucoup de choses nouvelles pour elle, elle posait beaucoup de questions. Nous parlions. Le temps est passé très vite.

Quel est le résultat ? La vie continue : ma mère prend soin de trois de ses petits-enfants. Elle a toujours la même foi dans le Pays du Bonheur. Cependant, un jour je suis allé la voir et j'ai vu un exemplaire de « Belgazeta » sur le canapé – l'un des quotidiens de l'opposition qui peuvent être achetés librement chez les marchands de journaux. J'ai souri : ma mère commençait à lire la presse « contestataire ». « Et alors ? Je dois me renseigner sur les autres points de vue. Ils exagèrent surement, mais il y a quand même des choses sensées là-dedans », m'a-t-elle dit, sur un ton très formel. L'année passée, nous lui avons proposé un voyage à Prague via l'Allemagne et les pays baltes. Elle était heureuse et a bien l'intention de continuer.

Et bien qu'en apparence, rien de fondamental n'ait changé, je pense que le volet « maman » de cette histoire est le principal résultat, et le plus précieux, de ma résidence artistique

Le temple, qui n'existe pas. Le pays, qui est inexistant. Les gens, qui n'existent pas. La ville, qui n'est pas là. L'île, qui n'en est pas une. L'endroit, qui n'existe pas. Utopia...

EPILOGUE

Mais il vaut mieux arriver à Minsk en voiture, en fin de soirée, autour de minuit, quand la Cité du soleil est presque déserte... Si je devais choisir un morceau de musique pour accompagner ce moment précis, je n'hésiterais pas : ce serait *Memorial* de Michael Nyman, dans le film *Le Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant* de Greenaway. Si vous traversez à pied les huit kilomètres qui séparent la Cité du soleil d'est en ouest, le trajet vous prendra environ une heure trente. En voiture, vous couvrirez cette distance en un peu moins de douze minutes : la durée de *Memorial*.

Je suis né au Pays du bonheur. Y étais-je heureux ? Je suppose que oui. Nous possédons tous notre propre Pays du bonheur : notre enfance. Et l'endroit où nous sommes nés n'a pas d'importance.

Étais-je heureux au Pays d'Utopia ? Je suppose que oui. Aussi longtemps que j'y ai cru. Nous croyions en ce joli décor qui séparait Utopia et la réalité. Ce décor qui, pour le bien d'Utopia, cachait la laide vérité de la réalité et, pour le bien de la réalité, créait l'illusion d'une Utopia matérielle et concrète. La Société du bonheur ne se concrétisait que dans l'esthétique du bonheur, une scénographie aussi grandiose qu'évidente, à la frontière entre utopie et réalité. Là, disparaissant dans le brouillard de l'Île-qui-n'existe-pas, la lumière du vide perçait entre les colonnades majestueuses.

La Cité du soleil aurait-elle pu voir le jour ailleurs ? Sans doute que non. Ce n'était possible que sur une terre brûlée, dans un espace dépourvu de culture et sans doute jamais dans le chaos d'une démocratie. La ville idéale d'Utopia a besoin d'un seul créateur, grand architecte et chef : la dictature.

La Cité aux fantômes s'est élevée sur le site de villes-fantômes, comme toile de fond d'une pièce de théâtre romantique étrange et sublime. Une pièce sur les rêves des gens, leurs rêves brisés sur la Cité du bonheur et son inaccessibilité, un mythe de Sisyphe et d'Icare qui vole vers le soleil pour n'y trouver que la mort en guise de récompense. Le Pays du bonheur est mort, mais la Cité du soleil et des rêves est restée, cette construction esthétique merveilleuse qui ne ressemble à aucune autre, ce décor grandiose d'un projet utopique appelé bonheur...

Je suis né sur les berges ensanglantées d'Insomnie dans la Cité du soleil.

Mes enfants sont nés dans la Cité du soleil...